

Un jeune enfant, chargé d'un paquet assez volumineux, est tombé hier matin, en courant, dans la rue du Grand-Chemin, et s'est malheureusement cassé le bras gauche.

C'est encore en voulant traverser la rue en passant devant une voiture en marche, que cet enfant a été victime de son imprudence.

Un boulanger d'Orchies conseille un moyen de donner un bon goût au pain, et voici comment on s'y prend, dit-il :

On fait bouillir dans l'eau d'une chaudière le gruau tiré du son, en remuant continuellement avec une pelle de bois. Après un quart-d'heure environ d'ébullition, on coule ce son et cette eau à travers une grosse toile neuve ; on l'exprime bien, cette eau est employée à pétrir la farine dont on veut faire le pain. Le son bouilli dépose dans l'eau la farine qu'il contient encore, puis un principe muqueux qui lui est particulier et un autre principe aromatique qui donne au pain un excellent goût. Cette opération a encore l'avantage d'augmenter le poids du pain d'environ un huitième.

LYCÉE IMPÉRIAL DE LILLE.

Tableau d'honneur du mois de février 1858.

GRAND COLLÈGE.

1. division. — Drouets, Donzé, Dubuisset, Guérier, Barrois, Rapy, J. Dewaleyne.
2. division. — Régnault, Ravel, Crepin, Baggio, Dufay, Thériz, Gruson, Broudehous.
3. division. — Bailly, Bellet, Frémeaux, Lemor, Régimbart, Otten.

MOYEN COLLÈGE.

1. division. — Obin, Monpetit, Laigle, Wilman, Cordonnier.
2. division. — L. Lebaigue, E. Lefebvre, Vermeulen.
3. division. — Bulteau, Tock, Bacquet.

PETIT COLLÈGE.

Etude supplémentaire. — De'edicque, Robin, Egrand, N. Mourmant, Dquesnay, Platel, Rélof, Meunier, Leroy.

1. division. — Buchaufour, Leclercq, A. Spriet, C. Baggio, Decroix, Desruelle, Morel, Obin, Deruelle, Dinaux, Sainsart, A. Renaux.
2. division. — P. Desrousseaux, F. Violette.
3. division. — F. Bonzel, H. Bonzel, Brame, E. Loth, Quélin, Stien.

4. division. — A. Bonzel, Herbin, C. Bonzel.

Externes surveillés.

Beurier, L. Defrance, Brédart, Bailleul, Des-tombes, Collette, L. Frémeaux.

Externes libres.

Rhétorique scientifique. — A. Defrance.
Deuxième littéraire. — Ducamp.
Troisième littéraire. — Catel, Ybert.
Quatrième littéraire. — Pierra, Paquet.
Cinquième littéraire. — Wartel.
Sixième littéraire. — Sarrazin, Dannay.
Septième littéraire. — Petitbon, Guffroy.
Huitième littéraire. — Brochard, Mazetier, Dubar.

Le proviseur, E. PETITRON.

Mercuriale du marché aux grains de Lille DU 17 MARS 1858.

Table with 2 columns: Grain type and Price. Rows include Blé blanc vendu, Blé macaux id., Prix extrême du blé blanc, Id. du blé macaux, Baisse à l'hectolitre: Blé blanc, Id. Blé macaux.

Table with 2 columns: Item and Price. Rows include Fleurs (le sac de 100 kilog.), Baisse: 0 90, Son (le quintal métrique), Prix moyen (à l'hect.) des marchés du département, plus Arras, Blé blanc, Blé macaux, Semaine courante, Semaine précédente, Baisse.

TAXE DU PRIX DU PAIN

dressé d'après les bases déterminées par l'arrêté municipal du 25 octobre 1855.

Table with 2 columns: Item and Price. Rows include Prix du pain par pains d'un kilog. 1/2, Pain de ménage, le kilogramme, Pain de 2e qualité, idem, Pain blanc, idem, Pain de fleur (dit pain français, 125 gr.), Les deux pains, Les quatre pains, Les huit pains.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Paris, 18 mars 1858.

La plupart des théâtres secondaires font faire en ce moment maigre chère à leurs spectateurs. Jamais pareilles platitudes n'ont été offertes au public qui se proclame le plus spirituel du monde. Enfin, puisque ledit public s'en contente, c'est son affaire; mais je renonce à analyser, et même à nommer toutes ces rapsodies qui semblent autant de défis jetés à la raison et aux convenances.

Dans des sphères plus élevées, de grands succès se sont révélés ou se préparent.

Aux Italiens. c'est un opéra du prince Poniatowski. Don Desiderio, qui a été accueilli avec une extrême faveur par le public de la première représentation. Les représentations suivantes consacreront-elles ce succès? Cela est probable; car, outre que la partition de Don Desiderio est animée de ce souffle mélodique qui seul donne la vie aux œuvres musicales, les Italiens, par une exception peut-être unique à Paris, ne s'amusent pas à composer pour les premières représentations un public spécial, payé pour applaudir, et dont les arrêts n'ont aucune autorité.

A l'Opéra, c'est toujours la Magicienne qui est la grande affaire du moment. L'œuvre nouvelle de M. Halévy a été répétée généralement, lundi dernier, devant un nombreux auditoire de fonctionnaires publics et d'artistes. Les privilégiés proclamèrent un triomphe exceptionnel; nous le saurons bientôt : la première représentation officielle a lieu dans quelques heures. Ce qu'il y a de de certain, c'est que rien n'a été négligé — les réclames surtout — pour arriver à un de ces succès qui font époque dans les fastes d'un théâtre.

A l'Opéra-Comique, on annonce pour lundi la première représentation de Quentin Durward, pièce en trois actes, dont la musique est de M. Govaert, jeune compositeur belge déjà fort honorablement connu parmi nous. L'Opéra-Comique, aussi, espère un grand succès. Je fais des vœux pour que cet espoir se réalise. Ce théâtre est tombé bien bas, et l'on ne peut sans tristesse comparer sa situation présente au rang élevé qu'il occupait jadis, alors que Roger et d'autres artistes de premier ordre faisaient partie de son personnel.

Au Théâtre-Lyrique, toujours même activité couronnée de succès. L'habile directeur de ce théâtre vient de reprendre une partition dont le souvenir était resté dans la mémoire de tous les musiciens; je veux parler de la Perle du Brésil, opéra-comique en trois actes, qui consacra, il y

a sept ans, la gloire du maître auquel nous devons le Désert. C'est une idée excellente et qui sera fructueuse, que d'avoir remonté cette pièce, et de lui avoir donné une vie nouvelle. Les premiers interprètes de l'œuvre étaient au-dessous du médiocre; les artistes actuels l'ont exécutée avec un merveilleux talent, et, à leur tête, M. Miolan a, par de nouveaux prodiges, montré sous un jour nouveau son éblouissante perfection.

Quant aux concerts publics, leur nomenclature seule défrayerait plusieurs pages. On a calculé que, du 1. février au 12 de ce mois, en quarante jours, il a été donné à Paris quatre-vingt-neuf concerts payants. Cela fait en moyenne plus de deux par jour. Comment après cela s'étonner s'il ne se trouve pas un artiste sur dix qui fasse ses frais dans ces exhibitions musicales, souvent trop voisines du charivari!

Un homme qui a fait rire tout Paris, un vieux comédien dont le nom et la réputation n'étaient pas encore oubliés, Bernard-Léon, vient de mourir à l'âge de 75 ans.

Le nom de Bernard-Léon rappelle les beaux jours d'autrefois du Gymnase, alors que M. Scribe régnait en maître sur cette scène où domine aujourd'hui M. Alexandre Dumas fils. Quelle différence entre les premiers vaudevilles de M. Scribe, et les premières pièces de M. A. Dumas! Et si l'un s'est élevé aussi haut, à quelle gloire l'autre ne peut-il pas prétendre!

Je vous ai déjà envoyé plusieurs échantillons de réclames parisiennes. En voici encore un qui a bien son prix :

L'Asile impérial de Vincennes est aujourd'hui la préoccupation de tous les gens de bien. M. Prosper, fabricant de l'eau de Cologne à la fleur impériale, 44, boulevard Bonne-Nouvelle, ne pouvait pas rester en retard; aussi vient-il d'envoyer à l'Asile de Vincennes cent dix flacons de son eau de Cologne. Déjà, lors de la glorieuse campagne de Crimée, il a fait un pareil envoi. Tous ceux qui font usage de l'eau de Cologne de Prosper, et le nombre en est grand, savent qu'elle n'est pas seulement un délicieux objet de toilette, mais qu'elle agit efficacement dans des cas graves et remplace avantageusement l'eau de Mélisse des Carmes.

Cette philanthropie de boutique fait involontairement sourire. Certes, on ne peut que louer M. Prosper d'avoir fait, dans un but des plus nobles, le sacrifice de quelques flacons d'eau de Cologne. Mais ce sacrifice cesse, il me semble, d'en être un, quand il sert de prétexte à une réclame vulgaire.

Oui et non, tel est le titre, en caractères gigantesques, d'une immense affiche qui décore, depuis huit jours, toutes les clôtures de maisons en construction. C'est un nouveau système de publicité par demandes et par réponses.

Est-il vrai que les produits de notre fabrication sont, quoiqu'à peine connus, l'objet des demandes les plus importantes? — Oui, mille fois oui! Est-il vrai que les produits similaires, même perfectionnés, vendus par d'autres maisons, puissent rivaliser avec les nôtres? — Non, mille fois non!

Et ainsi de suite. C'est simple et commode, mais c'est un peu monotone. J'aurais espéré mieux de la part de gens aussi ingénieux que messieurs nos industriels.

Je veux vous envoyer un tour de force de Méry.

Dernièrement, dans une soirée, quelqu'un prie Méry d'écrire quelques vers sur un album. Le poète accepte, et demande à M. Halévy d'aligner quelques rimes sur le papier. Le maître, croyant sans doute l'embarasser, écrit alors au hasard une quarantaine de mots, dont quelques-uns des plus baroques.

Mais en quelques minutes, Méry avait rempli le cadre. Voici ces vers, écrits avec une facilité qui tient du prodige :

A. M. HALÉVY.

LE PROGRÈS. Vous ferez quelque jour un opéra sur Loué dans un journal que signera On lieu, sur les trois rois, et vous aurez la fête. Dans le gîte de l'art, vous, son cher Cinq actes sont pour vous une courte Moi, je vous ai connu jeune comme Mon dîner n'était pas alors un dîner Et je dinais fort mal comme on dine à Les grands compositeurs vivent au temps N'ont point étudié chez eux le L'art est resté chez eux à l'état de C'est Adam sous un arbre attendant un Ainsi va le progrès; la première Adam ne l'avait pas dans le premier Le premier des repas fut avalé sans L'anachorète obscur précéda le Avant le papier blanc apparut la La nuit a précédé le rayon de La tunique de laine a précédé Des robes de satin dont on a fait On a vu des rocs nus sur le sol de L'amour à deux a fait inventer le Le pampre de la vigne a créé la Et l'âne du désert a conduit au L'herbe a paré d'abord la berge Deux ais de bois ont fait la grille d'un La mélancolie a fait inventer la La chaleur de l'été créa la gousse La musique, aujourd'hui, court des Bouches-du-Rhône De Marseille, l'antique, ou de son voisin De Paris, où vos mains ont élevé son Jusqu'aux humbles bameaux du vœux pays de Vous l'avez prise enfant comme aux jours de Comme au désert d'Égypte où s'incrusta Le velours remplaça ses haillons de C'est une urne en vos mains, — elle était

THÉOBALD JARRY.

Nouvelles & Faits divers.

— Une singulière méprise. — On écrit de Genève :

« Voici un cas singulier de méprise causé par la ressemblance de deux individus. Le fait s'est passé à Genève, vendredi dernier, à cinq heures du soir.

« Un M. Escuyer, doreur, tomba dans la rue du Marché, frappé d'un attaque d'apoplexie et fut transporté dans un café voisin. Là une personne qui avait servi chez M. Chabanel, marchand de vins, crut reconnaître son ancien maître dans le cadavre. M. Chabanel, immédiatement prévenue, se rendit avec son fils auprès du corps qu'elle prit elle-même pour celui de son mari. Le sang qui couvrait le malheureux, le bouleversement des traits et une ressemblance incontestable causèrent sans doute son erreur. Le corps est transporté chez M. Chabanel, déposé sur le lit et toute la famille se livra aux transports de la douleur la plus violente. Pendant ce temps M. Chabanel était tranquillement au café : informé de sa propre mort par le bruit public, il envoya quelqu'un rassurer sa famille, n'osant pas se présenter lui-même dans la crainte de causer à sa femme un saisissement dangereux. A minuit seulement, le corps de M. Escuyer quitta la maison qui l'avait recueilli pour entrer dans celle où la nouvelle de sa mort allait causer une douleur, cette fois justifiée. »

trer mes enfants d'adoption qu'avec tous leurs avantages. Venez me voir au premier jour un peu clair : je ne sors jamais

Quelques jours après, le vent du nord avait balayé l'atmosphère. J'arrivai à midi chez le comte d'A... Il déjeunait. Le comte me demanda si j'avais déjeuné, je répondis affirmativement. Quelques instants après, nous sortîmes de l'appartement, et je suivis M. d'A... à un étage supérieur.

— Monsieur, me dit-il, voici mes Italiens, admirez tous ces chefs-d'œuvre des maîtres italiens. Prosternons-nous devant cette admirable Vierge de Perrugin. Quelle pureté de sentiment! quelle douce et pure expression! Cette toile, monsieur, est le chef-d'œuvre de ce maître, qui a formé Raphaël. Examinez avec attention, le Louvre ne possède rien de plus parfait. Cette tête de Christ est de Michel-Ange; elle passe pour la plus énergique peinture de ce grand maître.

Je regardai pendant qu'il me parlait ainsi, et je croyais rêver. Ce qu'il me montrait avec un semblable enthousiasme était une douzaine de copies fort médiocres des maîtres dont il croyait posséder les originaux.

— Voici mes Florentins, continua-t-il.

Quelques-uns des tableaux que le comte croyait posséder, je les avais vus bien réellement en différents lieux. Il me racontait avec quelle peine il les avait obtenus.

— Tenez, voici un Léonard de Vinci de la plus grande beauté. C'est tout un roman qui m'en a rendu l'heureux possesseur : une intrigue d'amour Fa tiré de la galerie de la princesse de R... J'ai vendu mes chevaux pour l'acheter, et j'ai failli me voir enlever par un amateur inconnu qui en avait prodigieusement envie.

Voici maintenant mes Flamands. Ah! monsieur, je n'en ai pas beaucoup! me dit-il tristement; mais je suis pauvre maintenant!

Comme on l'avait volé! Sa prétendue galerie lui avait coûté des sommes énormes, et il n'avait pas un seul tableau qu'un amateur un peu éclairé eût voulu admettre dans sa salle à manger. Je le remerciai et partis. Puis un voyage m'empêcha de le revoir.

Un an après, comme je revenais, son portier me dit qu'il était mort depuis trois jours. Il était tombé dans la plus profonde misère. Quoique depuis longtemps il n'eût plus pour ressource que la vente de quelques bijoux, il achetait encore des tableaux. Il en vint à vendre des décorations enrichies de pierreries, précieuses moins par ces pierreries que par les mains illustres qui les lui avaient données. Il n'avait plus que quelques bijoux qui avaient appartenu à sa mère, et qu'il ne voulait pas vendre. La mort lui évita une triste lutte entre ce respect pieux et les plus impérieux besoins.

Comme il était sur son lit, quatre jours avant sa mort, Samuel demanda à lui parler. Pierre répondit que son maître était très-mal et ne pouvait le recevoir. Le juif insista. Pierre se fâcha. Il n'y avait pas de longues enfilades d'appartements entre l'antichambre et le lit du comte; il entendit le bruit et frappa à la cloison pour savoir ce qui se passait.

— Monsieur, c'est le juif Samuel qui veut entrer malgré moi.

Samuel avait suivi Pierre, et cependant il n'osait entrer. Il dit à travers la porte :

— Monsieur le comte, c'est moi qui voulais vous proposer un marché d'or.

— Hélas! mon bon Samuel, je ne fais plus de marché, je me meurs!

— C'est un Rembrandt, dit Samuel.

— Un Rembrandt! s'écria le comte. Mais sa voix redevenait languissante.

— C'est bien beau; mais que veux-tu que j'en fasse? Je serai peut-être mort demain.

— Vous avez encore vingt ans à vivre; dit Samuel. C'est du meilleur temps de ce maître.

— Ça doit être bien beau, dit le comte; mais je me meurs, je ne sens tout à fait faible!

— Monsieur sait que le médecin lui a défendu de parler, interrompit Pierre; il m'a à moi-même recommandé de ne laisser parvenir personne auprès de monsieur, et j'aurais obéi sans l'obstination de ce maudit juif.

— Pierre, dit le comte, apporte-moi ton tableau.

Pierre obéit. Samuel voulut entrer, mais il fut rudement repoussé.

— Tire le rideau.

Le comte ouvrit péniblement les yeux.

— Est-ce bien là un Rembrandt?

— Comment, monsieur le comte, en pouvez-vous douter, vous le premier connaisseur de Paris?

— Pierre, donne-moi ma loupe... Oui, c'est un Rembrandt, mais ce n'est pas du meilleur temps, comme tu me le dis.

— Ah! monsieur le comte!

— Je sais ce que je dis. C'est très-beau; mais je n'ai pas d'argent.

— Mais je ne demande point d'argent, un billet me suffira.

— Un billet! je te dis que je serai mort demain!

— Je vous dis que vous vivrez plus que moi.

— Mais je n'ai pas d'argent pour payer ton billet.

— Nous le renouvellerons; je le laisserai à

mes enfants et vos héritiers le leur paieront. Allons, monsieur le comte, un billet à treize mois, trois mille francs.

Le comte épuisé relomba sur son oreiller.

— Trois mille francs, c'est pour rien, dit le juif.

— C'est pour rien, murmura le comte.

— Tenez, je vous le laisse pour deux mille quatre cents francs, pour qu'il ne tombe pas entre les mains d'un ignorant.

Mais le comte ne répondit pas, parce qu'il n'en avait pas la force. Samuel prit ce silence pour une hésitation, et, par des diminutions progressives, arriva à lui laisser le tableau pour quinze cents francs.

— Allons, Pierre, dit le comte un peu reposé, soutiens-moi. Samuel, apporte ton papier.

Samuel entra, et le comte, soutenu par Pierre, écrivit en travers d'un papier timbré : « Accepté pour la somme de quinze cents francs. » Puis il s'évanouit.

Les tableaux furent vendus treize cents francs aux enchères. C'était un tiers au-delà de leur valeur; il fallait payer deux ans de loyer au propriétaire du comte d'A... Ce qui restait ne couvrit pas tout-à-fait les frais de vente. Samuel présenta son billet; mais, sur la menace de poursuites correctionnelles, il consentit à le rendre et à reprendre la misérable copie qu'il avait vendue. Eugène n'était pas riche. Il vendit les brillants qui entouraient les portraits pour payer quelques autres dettes de son oncle, le faire enterrer honorablement, et acheta un terrain pour lui élever un tombeau. Il ne garda que la bague de son père. Paul refusa de se charger de Pierre, qui vécut encore quelques années, et mourut chez Eugène.

ALPHONSE KARR.